

Discussion avant le vote ?

A la suite d'un échange de lettres avec Tranchand au sujet du « meilleur » texte libre exploité dans la journée, nous avons constaté que notre désaccord reposait principalement sur notre conception différente du vote qui fixe le choix du texte.

Pour Tranchand : Lors de la lecture des textes, chaque enfant note au passage le numéro de celui qu'il préfère et le vote suit aussitôt.

Pour moi : Une discussion précède le vote.

J'ai connu dans ma classe la même façon de procéder que celle employée par Tranchand et je regrette bien de ne pas avoir possédé alors un « carnet de bord » comme Freinet à Saint-Paul, dans lequel je trouverais aujourd'hui de nombreux exemples à l'appui des arguments que je vais présenter.

Au moment du vote, si aucune influence ne vient contrarier le choix de l'enfant, les désirs du moment, objectivement, l'entraînent. Cet « oubli du scolaire » permet de recueillir un texte dans lequel vibre une parcelle d'émotion qu'éprouvera toute la classe. Cela, je le veux bien et, d'ailleurs, les élèves de notre petite classe (5 à 9 ans) votent ainsi tous les matins.

Mais qui n'a pas relevé d'objections à cette façon de faire ? Au stage de Cannes, en septembre, Rigobert n'attirait-il pas l'attention des camarades « sur le fait que les enfants peuvent choisir un texte, non parce que celui-ci a

une valeur ou un intérêt, mais parce que l'auteur est un copain ou un meneur » et ne recommandait-il pas alors la nécessité de « révéler le texte sacrifié » ? Je cite le compte rendu figurant page 2 de l'album de stage).

Dans « L'Éducateur » numéro un de cette année, page 16, Francillon n'avoue-t-il pas que « le ton (de la lecture) joue un grand rôle. Un excellent texte, avec du fond, mais pas bien lu, pourra être surclassé par un texte de moins de valeur, mais lu avec brio ». Et qu'il explique à ces élèves pourquoi il choisit lui-même un texte supplémentaire qui « apprendra quelque chose aux correspondants, qui présente de bonnes qualités d'observation, etc... » ?

Tant il est vrai que le vote rapide surprend l'enfant qui n'a pas suffisamment encore d'esprit critique ni pour se défendre contre le premier sentiment éprouvé, parfois même très superficiellement, ou contre l'influence d'un camarade, ni pour relever la valeur émotive, artistique ou intellectuelle d'un texte. Et cette surprise apparaîtra plus évidente lors de la recherche du complexe d'intérêts et cela même s'il ne s'agit que d'intérêts émotifs. Au cours de ce travail, j'ai eu bien souvent l'impression que les enfants recherchaient, seulement à ce moment-là, les qualités du texte élu. Et si je leur demandais alors pourquoi ils avaient choisi ce texte, la réponse que l'on peut trouver pratique et paresseuse arrivait presque toujours : « C'est parce qu'il m'a plu ! ». Aussi pourquoi laisser ainsi nos enfants voter sans savoir, sans qu'ils aient ressenti au préalable la valeur profonde des différents textes ? Je ne crois pas qu'ils possèdent une intuition suffisante pour pouvoir voter sans choisir. Et puisque tout choix suppose une discussion, pourquoi n'aurait-elle pas lieu au grand jour ? Remplaçons donc le vote immédiat par un vote réfléchi : c'est cette réforme que j'ai accomplie dans ma classe depuis deux ans.

Tranchand me le reproche vivement. Il suppose d'abord que cette technique donne avantage à la valeur « intellectuelle » des textes et ne voudrait pas que l'on recherche, *avant le vote*, les activités possibles qui suivront ; mais, il me semble utile, au contraire, que l'enfant s'entraîne à envisager les conséquences heureuses ou néfastes de ses actes, surtout quand il s'agit d'un vote. Il y a là préparation à la vie civique, indispensable dans une démocratie.

N'est-ce pas aussi le devoir de l'école de préparer l'enfant à ne pas se laisser influencer par la loi du nombre, dont la force est si grande dans la vie, et à soutenir publiquement son point de vue.

Autre critique, inspirée, celle-là, par les articles si judicieux d'Elise, « la part du maître et celle de l'enfant » et que je n'accepte cependant pas, car Tranchand semble oublier que notre discussion s'engage aussi dans le domaine affectif :

« On pèse, ou soupèse, on reprend des arguments et l'émotion si fugitive s'en va ».

Je crois moi, au contraire, que lorsque toute la classe est en chasse, l'émotion, si fugitive soit-elle, ne peut lui échapper. En effet, il suffit qu'un élève la décèle (et si c'est dans ce texte que se trouve l'intérêt dominant, la majorité des élèves aura la possibilité de la faire connaître) pour que toute la classe s'en empare aussitôt. L'expérience prouve abondamment la véracité de cette affirmation.

Dans le domaine des connaissances, il est possible aussi qu'un seul élève discerne « l'intérêt folklorique ou géographique » d'un texte.

La discussion est donc profitable à tous et elle permet en même temps à chacun de se livrer à un excellent exercice d'élocution. De plus, établie entre les élèves, contrôlée par le maître et la classe tout entière, qui exigent le respect de la discipline indispensable dans ces échanges d'opinions, elle prépare encore puissamment à la vie. Et il m'arrive parfois de regretter, au cours de certaines réunions d'instituteurs, que pareil entraînement ne nous ait pas été donné à l'École Normale.

Le vote qui suit notre discussion ouverte est motivé non par une impression passagère et parfois superficielle, mais par l'idée contenue dans le texte par l'attrait du travail auquel on se livrera de tout cœur en cas de succès.

Je viens d'essayer d'expliquer pourquoi j'avais cru bon d'abandonner le vote immédiat et de chercher une motivation plus puissante à notre vie de la classe. Les résultats sont très satisfaisants et m'autorisent à demander que d'autres soumettent cette façon de procéder à « l'épreuve de l'action », comme dit Freinet.

L. BOURLIER
Curel (Haute-Marne).

**

NOTE DE FREINET

Je crois que notre discussion sera mieux éclairée, notamment pour ce qui concerne le choix du texte, si nous distinguons au préalable le degré des élèves dont il s'agit. La préparation, la recherche, le choix et la mise au point du texte, seront souvent différents, selon qu'il s'agit d'enfants de 6 ans ou d'élèves de 12 à 14 ans.

Les premiers vivent d'abord dans le présent et c'est de se présent qu'il faut sentir et saisir toute la splendeur. Avec eux le texte libre exprime bien la pensée du moment. Celle d'hier s'est déjà estompée dans les brumes du souvenir. Et ce serait décourager dangereusement l'expression libre que de la subordonner aux nécessités pédagogiques, si libres soient-elles. C'est tout juste si l'on peut faire intervenir au C.E. et M. la motivation naturelle du journal et de la correspondance. On a noté déjà que la correspondance à ce degré n'est pas encore non plus la vraie correspondance, et qu'il ne faut pas lui demander beaucoup plus que la joie d'avoir des amis lointains qui vous écrivent et vous envoient leurs photos.

Les journaux scolaires ne seront pas utilisés « et exploités » non plus au C.P. comme ils peuvent l'être en fin d'études.

Revenons donc au choix du texte. A mesure que les enfants grandissent et qu'ils peuvent mieux comprendre ou sentir la portée sociale et humaine de leurs travaux, il faut certes mettre l'accent sur cet aspect essentiel de notre pédagogie nouvelle. Nous ferons jouer en permanence la motivation féconde du journal scolaire du milieu de la correspondance. Et un texte alors sera choisi, parfois, accidentellement, pour ses valeurs intrinsèques, mais la plupart du temps pour son expression sociale.

Et nous devons faire jouer sans cesse cette expression sociale.

Je pense qu'on pourrait même faire mieux si, comme je le souhaite, une bonne correspondance s'amorçait d'abord entre les maîtres. Il nous serait facile de critiquer et de faire critiquer les écrits de nos correspondants et de faire écrire à nos élèves : « Mais vous nous racontez toujours les mêmes histoires... Nous vous avons posé des questions et vous n'y avez pas répondu... Vous écrivez des textes pour vous, comme s'ils ne nous étaient pas destinés. »

Vous verrez alors si vos enfants de 12 à 14 ans écriront et choisiront en fonction de leurs lecteurs, comme tous les journalistes.

En somme, il y a un âge où l'enfant écrit pour lui, comme il parle pour lui d'abord, tout en tenant, bien sûr, à ce qu'on l'écoute. Nous le ferons accéder le plus tôt possible à l'étape suivante où il écrit pour les autres. Et à cet âge, mais à ce degré seulement, les observations de Bourlier sont excellentes.

C. F.